

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Cependant, la nuit était venue et redoublait nos angoisses. Sans nous en apercevoir nous dérivions au large. La mer devint si affreuse que nous faillîmes sombrer. Nous jetâmes à la mer les bagages et une partie de la malle. Nos voyageurs étaient à bout de forces et à moitié gelés. Nous entassions sur eux couvertures et fourrures pour les empêcher de mourir de froid. Combien de temps cette situation allait-elle durer ? Nous n'en savions rien. Heureusement, le vent changea de direction et nous échoua sur un banc de glace. Bientôt nous étions sur la terre ferme ; mais nos voyageurs étaient incapables de faire un pas. Nous fûmes obligés de les laisser dans les bateaux sous la garde de quelques-uns de nos compagnons, puis nous nous mîmes à la recherche d'une habitation où nous pussions trouver du secours. C'était une côte déserte, et, dans l'obscurité de la nuit, à travers les rafales de neige, il était difficile d'y rencontrer un gîte. Nous errâmes ainsi longtemps, épuisés de fatigues ; pénétrés de plus en plus par le froid. Enfin nous aperçûmes une lumière derrière un bouquet d'arbres. C'était une cabane habitée par une famille de pêcheurs. Rien qu'un intérieur des plus modestes, pauvre même, mais que cette hospitalité nous fut douce ! C'était le salut pour nous et surtout pour nos pauvres voyageurs que nous allâmes chercher immédiatement. Pourtant plusieurs d'entre eux devaient garder de cette nuit non seulement des souvenirs, mais des marques terribles. Il fut nécessaire de leur amputer le bout des pieds ou des mains, qui avaient été gelés. Un frisson d'horreur passa dans le dos des voyageurs.

Le marin riait en lui-même de l'effet produit par son discours.

En voyant ces mines un peu inquiètes, le capitaine crut devoir intervenir :

— Ne vous amusez pas, messieurs, à écouter ce gaillard-là qui se fait un malin plaisir de chercher à vous effrayer. Ce qu'il dit est arrivé, mais...

— En effet, interrompit Alfred, je connais quelques-unes des victimes de ce terrible voyage qui demeurent encore à Charlottetown.

— Tout cela n'est que trop vrai, reprit le capitaine ; mais heureusement de tels accidents sont rares. Il n'y a pas de comparaison entre le temps que nous avons aujourd'hui et celui qu'il faisait alors. Cependant, il faut s'attendre à avoir une petite bourrasque tout à l'heure. L'horizon s'assombrit de plus en plus.

Les bateaux avançaient rapidement. Les avirons ne trouvaient presque plus d'obstacles sous leurs coups. Le courant était si rapide qu'on ne pouvait le couper obliquement, et la petite flottille dérivait d'une manière sensible. Tout cela d'ailleurs était calculé ; les marins connaissaient leur route. Ils eurent bientôt traversé le chenal, et les glaçons devinrent de plus en plus épais. Les mêmes difficultés se présentèrent compliquées encore par le revirement subit du temps. Les vagues commençaient à moutonner. Plusieurs hommes tombèrent à l'eau et furent aussitôt repêchés. Marguerite, toujours chaudement enveloppée dans ses couvertures, commençait à avoir peur du marin. Puis elle retournait le regard vers Alfred, qui, lui, souriait. A le voir ainsi, plein de courage et de résolution, elle reprenait confiance.

Tout à coup elle poussa un cri : En voulant sauter d'un glaçon à un autre, Alfred avait glissé dans l'eau. Un marin qui venait après lui, le retira aussitôt.

La première pensée d'Alfred fut de regarder Marguerite pour la rassurer. Malgré le saisissement du froid il eut un sourire et un geste qui voulaient dire : allez ; ce n'est rien ; puis il se mit à marcher courageusement.

Enfin, de nouveau, la voix du capitaine se fit entendre :

— Halte....

On était arrivé à la glace solide. Il n'y avait plus qu'à escalader une berge de glaçons. L'escalade fut plus facile que n'avait été la descente de l'autre côté. Une fois en haut, il y eut un soupir de satisfaction générale. Le plus dangereux était passé ; ce qui restait de chemin à faire, n'était rien en comparaison de ce qui était fait.

Alfred profita de la pause pour dire quelques mots à Marguerite.

La jeune fille sortit un peu la tête de ses couvertures.

— Comment vous trouvez-vous, Marguerite ?

— Très bien, comme vous voyez ; j'ai été un peu ballottée, c'est tout ; j'ai eu aussi un peu peur — pour vous surtout, ajouta-t-elle plus bas.

— Oh ! Marguerite !

— Vos vêtements sont tout gelés sur vous. C'est terrible. Ne craignez-vous pas d'attraper du mal ?

— Non, je n'ai pour ainsi dire pas eu le temps d'avoir froid. La marche entretient une bonne circulation du sang ; d'ailleurs j'ai eu la précaution d'emporter avec moi une petite bouteille d'un bon cordial. J'en ai pris quelques gorgées et me suis trouvé complètement ranimé. Nous voilà bientôt au bout de nos peines. Voyez-vous là-bas ce clocher gris qui perce les nuages ?...

Une heure plus tard environ, les bateaux étaient arrivés à leur poste. Un train spécial attendait la malle et les voyageurs. Alfred et Marguerite y montèrent à la hâte. Dans le wagon, ils choisirent un coin et ne se parlèrent guère pour ne pas attirer l'attention des autres voyageurs. D'ailleurs, qu'avaient-ils bien à se dire qu'ils ne susaient déjà ! Bien souvent leurs yeux se rencontraient et s'enveloppaient mutuellement d'une douce caresse, pour se reporter ensuite au dehors. Toutes les vitres étaient couvertes d'une gelée épaisse. Dans la leur, Alfred avait ménagé une éclaircie circulaire par laquelle les regards s'étendaient sur un coin de paysage. C'était toujours le même aspect morne et mélancolique : des nappes de neige coupées de lanières grises, des maisons assises sur le flanc des collines toutes coquettes sous leurs bonnets de dentelles blanches ; au fond, des lignes noires de sapins barrant l'horizon gris. C'était l'hiver dans toute sa poésie grave et triste. Il semblait que tout fût mort. Aux stations, il y avait un peu d'animation. On apercevait une rangée de maisons, quelques chevaux attelés à des traîneaux. La cloche se faisait entendre, puis le conducteur ouvrait bruyamment les portes, criant un nom inintelligible, faisant sortir et entrer les voyageurs, avec des bouffées d'air froid.

Alfred jetait de côté un coup d'œil aux nouveaux venus, craignant de trouver dans le nombre quelque visage connu ; il ne tenait nullement à être importuné de questions indiscrettes. Les portes se refermaient, les nouveaux venus s'installaient sur les sièges avec leurs valises, puis après cette animation passagère, tout retombait dans une tranquillité troublée seulement par le grincement uniforme des roues et quelques bribes de conversation. Au dehors, les fils télégraphiques montaient et descendaient, dessinant de gracieuses ondulations, d'un poteau à l'autre. Une atmosphère tiède flottait dans le wagon qui, avec le bercement du train, prêtait à la rêverie et au sommeil. Quelques voyageurs, étendus sur le velours des sièges, ronflaient.

Le train venait de quitter Rothesay, un charmant village situé à environ un quart d'heure de Saint-Jean.

— Marguerite, vous avez une amie à Saint-Jean, n'est-ce pas. Il me semble que vous me l'avez dit.

— Oui, une amie de couvent avec laquelle j'étais très liée.

— Je suppose qu'elle aura beaucoup de plaisir à vous revoir.

— Oui, il n'y a pas de doute.

— Et vous comptez aller la voir.

— Certainement, je vais descendre chez elle.

— Bien, nous avons la même idée.

D'ailleurs ce n'est pas pour bien longtemps, car demain nous serons mariés.

XV

LES NIDS VIDES

Le lendemain matin, quand sept heures sonnèrent, Mme Rosewood fut bien étonnée de ne pas voir descendre son fils de sa chambre. Il était si régulier dans ses habitudes. Il y avait certainement quelque chose d'extraordinaire. Peut-être était-il fatigué, malade même. Elle monta à la chambre de son garçon et frappa à la porte.

— Alfred, dors-tu ?

Rien.

— Décidément, il est bien endormi.

Elle poussa la porte et demeura comme hébétée sur le seuil :

Au fond de la chambre, le lit étalait son harmonie parfaite dans la lumière crue du matin, filtrant à travers les rideaux. La couverture bleue, bien étirée, avait une courbe parfaite ; les draps retournés allongeaient leur blancheur lisse sur les oreillers rebondis. On croyait y voir encore flotter vaguement la main soigneuse qui en avait artistiquement arrondi les formes.

Mme Rosewood poussa un ah ! prolongé de surprise.

Elle fouilla vainement du regard tous les coins.

Rien. Ah ! si, pourtant, une lettre sur la table.

Elle s'en empara fébrilement, la lut tout d'un trait et descendit l'escalier quatre à quatre.

— Tiens lis, dit-elle à son mari.

Celui-ci regarda un instant sa femme, ne comprenant rien à son exaltation. Il lut la lettre qu'elle lui tendait, puis :

— Qu'en penses-tu ?

— Je n'en sais trop rien.

— Je pense qu'en définitive c'est une bonne chose. C'est une solution, la seule possible sans doute. Le mariage d'Alfred et de Marguerite une fois accompli, il n'y a plus à y revenir ; bon gré mal gré il faut en prendre son parti.... Toutes les difficultés cessent.

— Pauvre Annie, soupira Mme Rosewood.

— C'est vrai, c'est une excellente fille, et je l'eusse bien aimée pour ma bru ; mais puisque nous ne pouvons pas l'avoir, il faut avouer qu'elle est bien remplacée.

— Oui Marguerite est riche, bien élevée, tout ce que tu voudras ; mais je considère Annie, comme ma fille, tandis que l'autre n'est pour moi qu'une étrangère, et je crains qu'elle ne le reste.

— Ce ne sont là que des idées. Une femme qui aime bien son mari, doit aimer aussi toute la famille de celui-ci. Or, tu reconnaitras que Marguerite aime Alfred.

— Oh ! à cet âge, on fait si facilement un coup de tête.

— Voyons, ma femme, ne sois pas si injuste, rien ne justifie de telles appréhensions.

— Puisse-tu dire la vérité.

A ce moment, un bruit de pas se fit entendre dans le corridor et quelqu'un frappa à la porte.

— C'est Annie, s'écria Mme Rosewood.

— Ma pauvre fille, dit-elle, en lui tendant les bras.

— Qu'y a-t-il donc ? fit celle-ci, effrayée.

— Tiens, lis.

La jeune fille s'affaissa lourdement sur un fauteuil. Sa tête pâle et décolorée retombait sur le dossier bleu qui en faisait encore ressortir la pâleur. Ses deux bras pendaient inertes à ses côtés.

— Oh ! mon Dieu ! qu'ai-je fait ? s'écria Mme Rosewood, vite de l'eau, du vinaigre !

— Elle frictionna les tempes et les poignets de la jeune fille ;

Au bout d'un moment, celle-ci ouvrit les yeux, et revint à elle.

Mme Rosewood commença à respirer plus librement.

— Pauvre Annie, dit-elle !

LOUIS TESSON.

A suivre